

mirable des sanctuaires que l'islamisme renversait périodiquement. Saluons ces ruines où de grandes âmes ont prié. Quoi qu'il en soit de l'authenticité du site, sa beauté est incontestable, et les cœurs pieux, saisis par tant de souvenirs qui montent de toutes parts autour de ce point central et culminant des terres évangéliques, devaient naturellement y sentir Dieu de près et y glorifier son divin Fils.

C'est sous un figuier comme celui-ci, et peut-être non loin du lieu où nous sommes, que se trouvait Nathanaël quand le Maître le vit. Ils remontèrent ensemble vers Cana, de l'autre côté du Thabor. Il faut, nous aussi, nous mettre en route pour Nazareth. La chaleur est atroce. Je ne m'étonne pas que dans cette plaine le fils de la Sunamite, allant rejoindre son père, prit la fatale insolation qui lui faisait répéter : « Ma tête! ma tête! » A midi, appuyé sur les genoux de sa mère, le pauvre enfant fut mort.

Nous passons à pied sec plusieurs ruisseaux qui, au temps des pluies, descendent impétueux du Petit-Hermon, du Thabor et des hauteurs de Dabourieh. Ils s'unissent vers le milieu de la plaine avec ceux qui viennent des monts Gelboé, de Djénin et de Ledjoun, pour constituer le Cison proprement dit, ou le Nahr-el-Moukattah actuel. Après avoir traversé la plaine en longeant la partie septentrionale du Carmel, le petit fleuve va, entre ses rives hautes et sillonnées de larges crevasses, se jeter dans la mer au nord de Kaïpha.

La montée vers Nazareth est longue et pénible. Sur une jolie haquenée blanche, le curé maronite, vêtu de blanc et de violet, précédé de son cawas en habits de fête et le sabre au côté, est venu au-devant de nous. Il avait l'ordre de son patriarche de nous recevoir avec distinction. Nous le remercions vivement de sa politesse, mais c'est aux PP. Franciscains que nous devons demander l'hospitalité. Le jour de Pâques nous irons chez lui fêter l'*Alleluia*.

Nazareth, 31 mars.

Nazareth et le lac de Tibériade sont les deux sites que j'ai entrevus le plus souvent dans mes rêves dorés, quand je projetais ce grand voyage d'Orient. En réalité, nous sommes heureux dans la patrie de Jésus, et notre inspiration d'y venir passer les fêtes de Pâques a été excellente. Comme milieu chrétien, la ville rappelle Bethléhem, mais par bien des côtés elle mérite nos préférences. Il y a ici tout à la fois la vie et le recueillement, la vue sur la Terre Sainte et le silence dans un pli de montagne. Elle est bâtie en amphithéâtre, et cependant il faut y arriver pour la voir. Ses blanches maisons se détachent sur un fond de paysage qui n'a rien de triste. A travers les roches grisâtres de la montagne, des arbustes et des fleurs poussent de toutes parts, tandis que dans

les champs ensemencés se balancent des moissons où les iris bleus et les renoncules rouges produisent le plus gracieux effet. Des oliviers d'un vert tendre enserrant de plus près la petite ville, où deux palmiers lèvent encore timidement leur tête. La population de Nazareth est laborieuse, impressionnable, enthousiaste. Hier soir, après avoir assisté à la cérémonie franciscaine de la déposition du Christ au tombeau, nous nous sommes retirés dans nos cellules pour jouir en silence de l'immense impression de paix et de bonheur qui nous avait saisis. Des enfants jouaient sur la place et sous nos fenêtres; ils chantaient, comme autrefois, des airs tantôt joyeux et tantôt tristes. Pourquoi ne puis-je redire ici une de leurs gracieuses poésies? Peut-être que, comme eux, Jésus les chanta jadis; car enfin il a joué là, dans ces rues, sur ces pierres, sous ce ciel; et quand il voulait flétrir l'attitude des pharisiens vis-à-vis de Jean-Baptiste et de lui-même, c'est au souvenir de ces scènes enfantines que son imagination le reportait. Aujourd'hui encore, comme il y a dix-neuf siècles, les plus aimables du groupe parmi ces jeunes Nazaréens passent volontiers de la gaieté à la tristesse pour entraîner les plus revêches dans leurs jeux, sans toujours y réussir.

Ce matin nous avons visité les divers sanctuaires que les pèlerins se plaisent à vénérer ici. Ils me frappent médiocrement. On les a multipliés, en subdivisant sans motifs plausibles les incidents de l'histoire évangélique. Les Franciscains occu-

pent la grotte où se serait accompli le mystère de l'Incarnation. Or, comme la maison de la sainte Vierge se trouve à Lorette en Italie, ils ont conçu la scène biblique de saint Luc de façon à laisser quelque gloire au sanctuaire que l'on prétend conserver ici. Ainsi, au dire de ces bons Pères, l'archange Gabriel se serait tenu dans la maison miraculeuse de Lorette quand il adressa sa céleste salutation à Marie, qui se trouvait elle-même dans la grotte restée à Nazareth. Par conséquent c'est dans le sanctuaire actuel de Nazareth, et non dans celui d'Italie, que le Verbe se serait fait chair. La prétention est un peu violente en face de la vénération de l'église romaine pour la Santa Casa, qui aurait été tout simplement le lieu où apparut l'archange Gabriel remplissant son céleste message, tandis que nous serions ici dans l'oratoire trois fois béni où Marie accepta d'être l'épouse du Saint-Esprit et où s'accomplit le mystère de l'Incarnation.

En outre les Grecs schismatiques sont, depuis plus de dix siècles, en possession d'un site traditionnel où l'ange aurait une première fois salué Marie puisant de l'eau à la fontaine. Ceux-ci supposent donc un prélude à la réalisation définitive de l'œuvre divine en Marie, et la jeune vierge ne serait devenue l'épouse de l'Esprit-Saint qu'à son retour dans sa maison.

Ce n'est pas tout. Les Dames de Nazareth viennent de découvrir, dans des fouilles faites à leur couvent, l'antique grotte visitée par Arculfe au VII^e siècle, et sur laquelle fut l'église « située, d'après ce pèle-

rin, au milieu de la ville, » par opposition sans doute à une autre qui devait être en un lieu excentrique, probablement là où se trouve le sanctuaire grec de Saint-Gabriel. La première, au dire de l'illustre visiteur, s'élevait au lieu même où Jésus avait été nourri, et par conséquent sur la maison de saint Joseph; la seconde, à l'endroit où l'ange avait parlé à Marie toute seule. Est-ce à la fontaine? Est-ce chez ses parents? Arculfe ne semble pas avoir envisagé l'hypothèse où, au moment de l'Incarnation, la jeune Vierge aurait été non pas l'épouse, mais seulement la fiancée de Joseph, et se serait trouvée encore dans sa famille, et non chez son futur époux. C'est pourtant la supposition qui, d'après les textes évangéliques, semble la plus naturelle.

Quoi qu'il en soit, nous avons commencé par visiter, en compagnie de la vénérable supérieure des Dames de Nazareth, cette troisième maison de la sainte Famille, qui peut bien être la plus authentique, à condition d'y chercher non pas l'habitation de Joseph, mais les citernes ou les cayes qui furent sous cette habitation. Car enfin je ne vois par pourquoi on s'obstine à supposer partout les maisons dans les caves, au lieu de voir tout simplement des caves dans les maisons. Et que l'on ne parle pas de grottes servant de demeures aux paysans de la Palestine. Dans les petites villes où il y a eu de tout temps un bien-être relatif, comme à Nazareth, les cas d'artisans vivant dans des creux de rocher sont des exceptions très-rares, et ne prouvent pas d'ailleurs que les caves aient jamais été des

maisons, car les grottes ou excavations utilisées comme demeures sont toujours au niveau du sol, et servent uniquement de continuation à un avant-corps en maçonnerie qui se rajuste à l'excavation.

L'église des Grecs à la fontaine où, selon le Protévangile apocryphe de saint Jacques, Marie allant remplir sa cruche entendit pour la première fois la salutation de l'ange sans savoir d'où elle lui venait, n'a de remarquable que le mauvais goût de sa décoration intérieure. Dans une chapelle souterraine se trouve la source qui fut peut-être celle de l'antique Nazareth, la fontaine publique actuelle en étant visiblement dérivée. La tradition qui désigne ce site remonte à plus de treize siècles; mais vaut-elle plus que l'écrit apocryphe et le récit puéril du Protévangile d'où elle procède?

L'église franciscaine de l'Annonciation est belle. Des piliers carrés la divisent en trois nefs, tandis que la crypte, le parvis et le chœur y forment trois étages différents. La crypte seule nous intéresse. En suivant la nef du milieu, on y descend sous le chœur par dix-sept degrés qui traversent au quinzième la chapelle de l'Ange, correspondant, dit-on, à la partie inférieure de la maison transportée à Lorette. A gauche est l'autel de saint Gabriel, et à droite celui de saint Joachim et de sainte Anne. Par deux degrés et une arcade ogivale on arrive au sanctuaire de l'Annonciation. Sous l'autel, à la paroi du fond, on a gravé : *Hic Verbum caro factum est*. Depuis quelque temps

on cesse de donner à deux fragments de colonnes, encastrés dans la voûte ou dans le mur, la signification ridicule qu'on leur attribuait précédemment. L'un aurait marqué la place de l'ange, l'autre celle de Marie durant le sublime entretien. Comme on le voit, le *Hic* atteignait ici des proportions désobligeantes. On pourra aussi définitivement sacrifier, sans crainte de déplaire à la piété des catholiques, la cuisine de la sainte Vierge, où l'on arrive en avançant dans la grotte à travers la chapelle de saint Joseph et une série de quatorze marches. Les religieux auront assez à faire de maintenir l'authenticité de leur sanctuaire vis-à-vis des souterrains que les Dames de Nazareth ont mis à jour.

Il ne s'agit pas, en effet, de savoir s'il a pu y avoir deux sanctuaires, l'un sur la maison de saint Joseph, l'autre sur celle de la sainte Vierge, mais bien s'ils ont réellement et simultanément existé côte à côte, à cent mètres d'intervalle. Le témoignage d'Arculfé, le plus explicite que nous ayons parmi les anciens, dit positivement le contraire. Au milieu de la ville il n'y avait au VII^e siècle qu'une église. Or il décrit la crypte de cette église telle que nous la trouvons chez les Dames de Nazareth. *In medio civitatis loco, super duos fundata cancelos, etc.* Comme on sait que, depuis cette époque, Nazareth a été entièrement saccagée au commencement du XII^e siècle, et plus particulièrement que l'église de l'Annonciation, détruite en 1263 par le sultan Bibars, ne fut rebâtie qu'en 1620, on se

demande à bon droit si un déplacement de cent mètres ne s'est pas produit quand on a édifié le présent sanctuaire, et si l'on n'a pas cru occuper à l'orient l'antique crypte ou grotte qui se trouvait vers l'occident, sous la maison de quelque particulier, devenue récemment la propriété de nos religieuses de Lyon.

Après cela faut-il tenir pour absolument authentiques les sites qui furent désignés comme tels, même au VII^e siècle, à moins qu'un signe miraculeux ne soit venu les proposer à la vénération publique? Saint Épiphané nous atteste qu'il n'y eut pas un seul chrétien, et par conséquent pas un seul sanctuaire vénéré dans Nazareth jusqu'après Constantin¹. Quand trois siècles d'oubli furent passés sur Jésus et sa famille dans cette ville hostile au christianisme, qui fut autorisé à marquer la place où ils avaient vécu? Faut-il dire que la haine elle-même des Nazaréens contre leur illustre compatriote avait été assez vivace pour suppléer à la tradition des amis?

On nous conduit malgré toutes ces objections à un quatrième sanctuaire qui complète ce groupe déjà compliqué des diverses maisons de la sainte Famille: c'est l'Atelier de saint Joseph. On s'est imaginé que l'usage actuel de reléguer la femme hors de la boutique de l'ouvrier et des relations sociales inhérentes à la vie des petits commerçants était ancien. Je ne le crois pas. C'est un fruit de

¹ *Hæres.*, xxx, 11.

l'islamisme et de sa dégradante civilisation. Il n'y a pas un seul fait de l'histoire juive qui autorise l'hypothèse d'une séparation entre le foyer domestique et l'atelier de l'artisan. Admettre cette division de domicile serait troubler profondément toutes nos idées sur les suaves et continuelles relations qui durent unir les membres de la sainte Famille dans une même vie, une même prière et un même labeur de chaque jour. Qui de nous s'est jamais représenté Joseph travaillant seul, loin de la douce Vierge et de l'aimable Enfant, ces deux êtres bénis dont le ciel lui avait confié la garde et qui, de leurs paroles, devaient soutenir ses forces défaillantes, en supposant que leur main n'essuyât pas ses généreuses sueurs? La chapelle bâtie dans le quartier musulman, au sud-est de la ville, au site supposé de l'Atelier de saint Joseph, est toute récente et pauvre. Les restes d'une plus vaste et plus ancienne église sont visibles çà et là. Nous cueillons quelques fleurs dans le petit jardin qui précède le sanctuaire. Aux fenêtres des maisons voisines, des femmes arabes se pressent pour nous regarder.

Nous donnons peu d'attention dans un autre oratoire où l'on nous conduit, en remontant vers le haut de la ville, à la *Mensa Christi*, bloc calcaire qui aurait servi de table à Jésus mangeant ici avec ses disciples, après sa résurrection. L'Évangile ne parle nulle part d'un repas pris à Nazareth à cette date, et même il en exclut la probabilité, étant donné le mauvais esprit des Nazaréens. On sait, en effet, quelle opposition Jésus avait rencontrée

parmi les siens et la tempête soulevée par sa prédication dans la synagogue de sa ville-patrie.

Une petite église des Grecs-Unis marque-t-elle la place de cette synagogue où, malgré sa divine éloquence, Jésus constata que nul n'est prophète dans son pays? Je n'en serais pas surpris, car les Juifs, n'ayant jamais été expulsés de Nazareth et y étant restés longtemps les maîtres, ont dû conserver leurs lieux de prières jusqu'au jour où les chrétiens parvinrent à supplanter leur influence. La fameuse synagogue aurait été au centre de la petite ville. Cette indication n'a rien que de naturel. C'est en sortant d'ici que le fils du charpentier fut chassé hors de la cité et entraîné jusqu'à « la cime de la montagne sur laquelle Nazareth était bâtie, pour être jeté en bas¹ ».

Le récit évangélique, que je traduis exactement dans ces derniers mots, dit tout le contraire de la tradition franciscaine, qui montre, non pas au-dessus, mais au-dessous de Nazareth, et à quatre kilomètres de distance, à travers une gorge qui s'ouvre par delà la petite plaine, le mont du Précipice. Quaresmius raconte qu'on y avait longtemps vénéré, sur la roche qui surplombe l'abîme, les vestiges des mains, des pieds et des vêtements du Sauveur, comme s'il s'était produit là entre le divin Excommunié et ses persécuteurs une lutte violente, alors que l'Évangile nous le repré-

¹ Luc, iv, 20, 30: « Καὶ ἤγαγον αὐτὸν ἕως ὀφρύος τοῦ ὄρους ἐπ' αὐτὴν ἢ πόλις ἠκοῦσθε αὐτῶν, ὥστε κατακρημνίσαι αὐτόν. »

sente imposant à la foule le prestige de sa majesté et passant au milieu d'elle pour aller porter ailleurs le bienfait de sa lumière et de ses œuvres¹. On a aussi déterminé le lieu où Marie, suivant de loin l'émeute, s'arrêta. La chapelle qui y a été édifiée s'appelle Notre-Dame-de-l'Effroi. Pourquoi être allé chercher si loin des sites impossibles, quand il y avait au-dessus de la ville, à quelques pas seulement de la synagogue, à l'occident ou à l'orient, des précipices autrement accentués que celui de la roche Tarpéienne, et parfaitement disposés pour une exécution capitale ?

Puisque rien de tout cela ne nous semble raisonnable, cherchons ailleurs les véritables souvenirs de Nazareth. Et d'abord que l'on nous montre un atelier de charpentier. Comme rien ne change dans ces pays de l'Orient, on est à peu près certain d'y retrouver ce qu'on voyait, il y a près de dix-neuf siècles, dans la modeste échoppe de Joseph. Nous faisons donc visite à plusieurs charpentiers, qui nous accueillent avec une touchante déférence. Ils fabriquent des charrues, des jougs, des fourches et quelques coffres grossiers destinés à servir d'armoires dans les maisons. Leur science et les besoins de la clientèle ne vont guère au delà. La charpente proprement dite est rarement employée ici, où les bonnes maisons ont des toitures en voûte et les mauvaises se contentent de quelques couches d'herbes sèches et de terre glaise,

¹ Le texte dit : « Διεθὼν διὰ μέσου αὐτῶν ἐπορεύετο. »

supportées par des arbres grossièrement travaillés. Les instruments du charpentier sont rudimentaires. Une hache-marteau, quelques ciseaux, un maillet, morceau de bois très dur arrondi par un bout et aminci de l'autre, un vilebrequin tournant à l'aide d'une corde, quelques scies à poignée, suffisent à ces ouvriers, qui réussissent à se passer d'étau en serrant entre leurs pieds nus la pièce qu'ils fabriquent tout assis. Et jusqu'à trente ans Jésus a travaillé de la sorte ! Il a sué pour gagner son pain, comme ce jeune homme que je regarde avec attendrissement, car au-dessus de lui j'entrevois le sublime idéal qui remplit mon âme de sa personnalité, de sa divinité, de son amour ! Il avait la vérité et la lumière célestes en lui, et il les a tenues trente ans captives, entendant toutes les sottises des désœuvrés qui venaient le voir à l'œuvre et perdre leur temps non pas à faire de la politique, ce n'était pas encore à la mode, mais à dire ces mille riens qui sont le bonheur des âmes vulgaires et l'effroi des hommes supérieurs.

Un peintre allemand, je crois, a représenté une belle scène qui me revient en mémoire dans cet atelier de Nazareth. Tandis que Joseph et Jésus sont péniblement inclinés sur leur travail, deux bois, que celui-ci vient d'équarrir, projettent sur le mur l'ombre sinistre d'une croix. Marie la regarde saisie, stupéfaite, navrée. Son émotion trahit une révélation subite de l'avenir, et non moins que son amour pour son fils unique, sa résignation généreuse à la volonté du ciel. Jésus, le front

illuminé, le regard plein de douceur, la bouche presque sévère, a déjà quelque chose de la victime marquée pour le sacrifice. Au reste, la vie même de l'artisan dans le milieu grossier où, en dehors du cercle intime de la famille, il était condamné à vivre, n'était-ce pas pour lui, à travers le choc des passions humaines, sous le coup des jalousies ou des haines précoces qui durent l'entourer, un perpétuel crucifiement ?

Aussi faut-il trouver naturel qu'il aimât à s'isoler au sommet de la montagne, au bord du torrent, au-dessus de la plaine, où planaient les grands souvenirs d'Israël. Que me parlez-vous des reliques obscures et froides de vos citernes desséchées ? Ici les souvenirs de Jésus sont tous au grand air. Ils sont dans ce soleil qui réchauffa ses membres, dans ce ciel pur où son âme contempla l'image du Père bien-aimé, sur ces collines où, enfant, il a couru, sur ces rochers où, jeune homme, il s'est assis pour méditer, autour de ces fleurs qu'il a cueillies pour admirer et bénir la main céleste qui les habille, parmi ces troupeaux où il voyait l'emblème d'Israël et du pasteur donnant sa vie pour ses brebis, dans ces oiseaux qui volent, dans la brise qui passe, dans la poussière que je foule. Tout ici est plein de Jésus, et mon âme, qui le sent, qui l'entend, qui le touche, éprouve le plus indicible bonheur.

Il n'y eut jamais qu'une fontaine à Nazareth. Quand même elle se serait un peu déplacée, ayant primitivement occupé peut-être le site de l'église

Saint-Gabriel, tandis qu'elle coule aujourd'hui à quelques pas plus loin vers le midi, en somme nous savons à peu près où elle fut. C'est là que, tenant le divin Enfant dans ses bras, ou le menant par la main, Marie venait chaque soir, l'urne dressée sur sa tête, puiser l'eau pour les besoins de la famille. Notre imagination la cherche et la suit encore sur ce chemin que, modeste et gracieuse, elle fit tant de fois, parmi les Nazaréennes d'alors, belles comme celles d'aujourd'hui. Ces femmes ont dans le regard une douceur qui pénètre. Leur costume est de très bon goût. Elles quittent leur chaussure pour s'avancer nu-pieds vers la fontaine, où l'eau coule insuffisante par trois larges conduits. Leur figure n'est jamais voilée. Le long couffieh aux vives couleurs, en retombant sur leurs épaules, encadre heureusement leur tête fine qui porte l'amphore, soutenue par le bras gauche gracieusement arqué. Quelques femmes arabes, par leur mauvaise tenue et leur laideur, déparent seules cette jolie scène. Les premières nous saluent avec bienveillance ; celles-ci nous considèrent avec une déplaisante obstination.

En rentrant, nous visitons une famille d'artisans, et nous examinons en détail leur maison et le four qui la complète. Celui-ci est bien encore l'antique *tannour*, sorte de cloche en terre qui s'ouvre et se ferme au sommet. On l'entoure extérieurement de fumier ou d'herbes sèches que l'on allume, après avoir déposé à l'intérieur, sur des cailloux très propres et préalablement chauffés, la pâte bien

battue entre les mains. L'espèce de galette que l'on obtient ainsi est, dit-on, assez bonne. La maison n'a pas d'autre ouverture que la porte. La cuisine se fait en plein vent, et la fumée monte le long du rocher auquel l'habitation est adossée. Ces braves gens ont pour leur repas un plat de fèves rouges. Le père tient déjà sa portion, et il se lève pour nous faire les honneurs de son logis. A droite en entrant des excavations dans la muraille servent d'armoires. On y voit, soigneusement pliés, des tapis que l'on en retire chaque soir pour se coucher, et qui résument à eux seuls les articles de literie usités en occident. A gauche nous remarquons la cruche traditionnelle, cet ustensile de première nécessité aux pays du soleil. Elle repose sur un support de terre. Au fond, du même côté, deux cellules très étroites sont taillées dans le roc. Quelques poules s'y blottissent, une chèvre y montre sa tête, et un chien en sort pour aboyer. Ainsi étaient logés et vivaient, il y a dix-neuf siècles, les artisans de Nazareth.

1^{er} avril, saint jour de Pâques.

Alleluia! Alleluia! Le Christ est ressuscité! C'est par ces mots sacramentels que chacun s'aborde dans la rue. Puis les processions de visiteurs s'organisent, et catholiques, schismatiques, musulmans, tous, sauf les juifs, vont rendre visite aux curés de la ville. La visite consiste à saluer le maître

de la maison par la formule que je viens de dire et à s'installer dans la salle du divan, où l'on se voit offrir, selon sa dignité, une cigarette ou un narguileh. On y demeure le temps qu'on veut, ou mieux qu'on peut, à cause de la foule énorme qui s'y presse, sans plus mot dire. En sortant chacun baise la main du prêtre et ajoute : « Bonne fête, père, et longue vie! » Rien n'est plus curieux que l'empressement des musulmans eux-mêmes à prendre part à ces démonstrations de pieuse civilité.

Alleluia! Alleluia! Oui, le tombeau du Ressuscité est glorieux, et glorieux aussi a été le nom de Nazareth sa patrie. Ce nom, écrit sur la croix, a été triomphalement promené par le monde. Maudit par la haine et revendiqué par l'amour, il a constitué l'acte d'accusation contre les chrétiens, en même temps qu'il devenait leur titre nobiliaire. Gloire au Nazaréen et aux disciples du Nazaréen! *Alleluia!* Nous célébrons pieusement le saint sacrifice dans l'église franciscaine, et nous recueillons au fond de nos âmes, en un si beau jour et en un si auguste site, les meilleurs fruits de notre pèlerinage.

J'assiste ensuite à la messe solennelle, debout au fond de la grande nef pour mieux jouir de toute la fête. Assis sur des nattes ou à genoux, les catholiques de Nazareth font gravement leurs dévotions. Ils sont vêtus de leurs plus beaux habits, et ce mélange de voyantes couleurs, allant du bleu au rouge, du blanc au jaune, du violet au vert ou au